

SŒUR ROBITAILLE

Soeur Marie Joseph ROBITAILLE est née à TOURCOING en 1887. De bonne heure, elle manifeste le désir de se donner au Seigneur, et demande son admission chez les Filles de la Charité. En mars 1911, elle entre au postulat à Lille.

A sa sortie du Séminaire, elle est placée à l'économat de la Maison Mère. La grande Guerre éclate deux ans après. Une partie des sœurs de Paris s'en vont dans le Midi de la France. Soeur ROBITAILLE va à Toulouse soigner les soldats blessés dans une "ambulance". Elle se donne sans compter, veille la nuit un jour sur deux pendant des mois, sa santé s'en ressent, mais elle ne se ménage pas quand même.

C'est à Toulouse qu'elle fera ses premiers vœux. Un don total d'elle-même ... La guerre est terminée ; elle reprend sa place à l'Economat du 140. Peu de temps après, un jour, elle s'aperçoit qu'elle crache le sang ; elle est atteinte d'un début de tuberculose. L'Econome Générale d'alors, ma Soeur Méglin, la montre au docteur de la Communauté, qui conseille de la soustraire aux brumes de Paris et de l'envoyer, par exemple, en Egypte ! Le choix peut nous paraître bizarre. Une phthisique ! Mais les voies de Dieu sont impénétrables, et, lorsque la suite des événements se déroula, on put juger que la Divine Providence avait préparé les voies à une ouvrière qualifiée pour une œuvre interrompue par la guerre de 1914, et qui allait reprendre et se développer.

Na Soeur MEGLIN se préparait au même moment à rejoindre sa province du Liban. Mise au courant de la proposition du docteur, elle proposa de prendre avec elle Soeur ROBITAILLE, non pour l'envoyer en Egypte, mais pour la placer en montagne, dans le petit sanatorium de Bhanès qui allait rouvrir ses portes. Soeur ROBITAILLE n'avait jamais demandé à partir à l'étranger, mais les Supérieurs avaient parlé, elle obéissait.

Qu'était alors cette maison de Bhanès, et comment avait-elle débuté ?

Les Supérieurs de la Province du Liban, dès le commencement du siècle avaient été frappés par le fait que les nombreux tuberculeux du pays n'avaient aucun sanatorium pour les accueillir. En 1908, ils chargèrent Soeur Cécile de VEYVIALE.

Qui ne demandait que cela, de chercher un lieu propice à l'établissement d'un hôpital spécialisé om l'on soignait ces pauvres malades. Soeur VEYVIALE après avoir arpenté les environs de Beyrouth en tous sens, à pied ou à dos d'âne avait été frappée par la situation d'un petit village près de Bikfaya. Cette situation lui parut parfaite : air pur, à 950 mètres, climat tempéré, peu de neige en hiver, été frais, au bon soleil et dominant la côte de Beyrouth à Notre Dame du Liban. Elle avertit ma Soeur Visitatrice.

Aussitôt, celle-ci accompagnée du Père Visiteur, alla sur place vérifier ce qu'il en était. Tous furent enchantés par les lieux, et surtout par le fait qu'une propriété était "à vendre" à ce moment-là, ils en décidèrent l'acquisition. Rapidement les travaux commencèrent et Soeur VEYVIALE s'y dévoua et y consacra sa fortune.

A la veille de la première guerre mondiale, en 1914, un dispensaire, à côté du pavillon des Soeurs, et le pavillon Sainte Cécile fonctionnaient déjà. Pour 30 lits, il n'y avait, encore que 9 malades, mais l'établissement était en bonne voie.

La guerre éclata, les hostilités entraînent la fermeture du petit sana

Les Soeurs françaises durent partir en France pour plusieurs années. Paris garda Soeur MEGLIN comme Econome de la Communauté. Mais un contact s'établit avec les autres Soeurs, qui avaient dû comme elle, quitter le Liban.

Dès la signature de l'armistice, en 1918, le projet de retourner dans la Province prit corps rapidement. Soeur MEGLIN demande alors ma Soeur ROBITAILLE, en pensant à la réouverture du sanatorium de Bhannes, Juillet 1920, voilà notre jeune Soeur à Beyrouth. M. le Visiteur et ma Soeur Visitatrice tiennent à aller vite dans ce renouveau, et à s'y consacrer entièrement : Soeur MEGLIN, Visitatrice, sera Sœur Servante du Sana et Sœur ROBITAILLE, première d'office. Celle-ci aura avec elle deux jeunes Soeurs de santé peu brillante et que l'air de la montagne fortifiera. Soeur MEGLIN montera régulièrement toutes les semaines, et ainsi guidera les Sœurs dans leur inexpérience, et aplanira les difficultés. Soeur Gabrielle, c'est le nom de la première d'office, sera prête à suivre tous les conseils qui lui seront donnés. La confiance qu'on lui témoigne est vraiment bien placée

Quel travail dans ce début de reprise ! 30 lits dans le pavillon comme la guerre l'avait laissé ... Peu ou pas d'employés pour aider. La tuberculose, maladie redoutée, éloigne tout le monde de la propriété. Sœur Gabrielle entraîne ses compagnes. Avec énergie, elles se mettent à tout : cuisine, lessive, ménage, soins aux hospitalisés d'après les prescriptions des docteurs, et même visites des malades dans les villages environnants. Son courage stimule les autres ... C'est elle qui transporte à la morgue ceux que le Seigneur a rappelés à Lui, et cela par n'importe quel temps, ce qui lui vaudra une fois en pleine nuit une chute dans la neige ; heureusement, l'employé qui l'aidait, la relève et ils repartent accomplir leur pénible devoir.

Le Père Elie ASMAR écrira quelques années plus tard, dans les annales des Pères Lazaristes, un article sur le sana : "Une visite à Bhannes". Il présente en quatre mots le portrait de la "Directrice". L'hôpital s'est agrandi, il compte alors plusieurs pavillons et 200 lits. "Descendons à la cuisine... Il n'est guère aisé de servir 200, bientôt 300 convives et malades, en tenant compte de leurs nécessités ou de leurs exigences. Il y faut une diligence et une patience à toute épreuve.

Aussi a-t-on appliqué à cette tâche deux jeunes sœurs à l'ardeur soutenue et au sourire constant. "Cette autre grande sœur qui brasse avec conviction je ne sais quel hachis de viande, c'est ma sœur Gabrielle, la Directrice. Sœur Gabrielle travaille comme un homme, et marche comme un soldat. Très bonne d'ailleurs et très dévouée pour ses malades".

Eh oui ! Sœur Gabrielle travaille comme un homme. Il le faut bien puisque les aides sont difficiles à trouver. A la cuisine comme au ménage, mais surtout auprès des malades qu'elle soigne comme les enfants privilégiés du Seigneur ; corps du Seigneur lui-même, c'est Dieu qu'elle voit en eux, et qu'elle entoure de tout son cœur.

Elle n'était pas une "hospitalière spécialisée pour les tuberculeux" ; mais puisque l'obéissance la place à la direction d'un hospice, elle juge qu'elle doit s'initier à sa tâche, acquérir quelques connaissances, essayer de devenir une bonne infirmière. Elle suit le docteur dans ses visites, le questionne ; et, plus tard, lorsque les pavillons se sont multipliés, ainsi que les médecins, elle assiste régulièrement aux réunions médicales. Elle sait fort bien que la grâce de Dieu agit en nous et par nous, à condition que, de notre côté, nous fassions les efforts nécessaires dans un travail d'initiation à ce qui nous est confié.

Mais le sana est destiné à s'agrandir. Soeur MEGLIN et M. HEUDRE s'en occupent. Les fonds sont trouvés, qui permettent de construire de nouveaux pavillons, d'engager de nouveaux docteurs, de trouver des infirmiers et des infirmières, de moderniser les installations.

En 1952, alors que Sœur Gabrielle est devenue Soeur Servante, 4 pavillons ont été ajoutés :
- en 1929, le pavillon Sainte Cécile s'augmente de deux ailes portant le nombre de lits à 60 ;

- en 1930, construction du Pavillon Saint Joseph pour les hommes ;

- en 1933, les prisonniers atteints de tuberculose ne pouvant être mis en salle commune, une bâtisse spéciale "la prison", est élevée dans le bas de la propriété ;

- vers 1953, il n'y a pas encore de véritable installation de bloc chirurgical. Soeur Gabrielle demande la permission à Paris d'en construire un. Elle reçoit une réponse négative ... Or, voici que s'annonce la visite de N.T.H. Mère BLANCHOT, accompagnée de l'Econome Générale. Voilà qui est providentiel :

Le jour de la visite, Soeur ROBITAILLE fait les honneurs de ses Pavillons...

Voici les Vénérées Supérieures devant un escalier aux marches branlantes, un corridor noir ... qui conduit où y demande Notre Mère, avec un petit recul.

- "A ce qui sert de bloc chirurgical !"

Notre Mère se retourne vers Soeur Econome : "Voyez ce qu'il faut faire, le bloc est indispensable ... "

Et ainsi Soeur Gabrielle, rayonnante, eut gain de cause.

- en 1955, enfin, un dernier Pavillon construit par l'UNRWA sur le terrain du sana complète l'ensemble.

- ce qui porte le nombre de lits à 550.

Une grande chapelle domine l'ensemble des bâtiments. Rien ne manque : pharmacie, buanderie, boulangerie, grande ferme qui, avec le jardin bien cultivé, appro- visionneront la cuisine. Soeur Gabrielle continue à avoir l'œil à tout. Elle a fait planter dans les terrains libres des arbres de diverses essences : chênes-verts, cèdres de l'Atlas, cèdres de l'Himalaya, et surtout, les plus beaux, les cèdres du Liban ... diverses sortes de pins, des peupliers, des acacias, des sycomores ... la place ne manque pas, et plus tard, quel magnifique petit bois entourera les pavillons ; les malades trouveront ainsi un lieu de promenade sans fatigue ...

Grâce aux installations modernes du Sana et des docteurs spécialisés, l'Hôpital a, maintenant, une renommée qui s'étendait aux pays arabes des environs Syrie, Arabie Saoudite, Katar, Egypte, Irak, etc. En 1952, un Congrès médical va se tenir à Bhanès. Le Sana reçoit les docteurs qui arrivent en nombre du Moyen-Orient, mais aussi de France, de Suisse, et d'ailleurs. Une cérémonie clôture le Congrès, présidée par le ministre libanais de la Santé. Ce dernier a pris la parole et prononce un discours, évidemment en arabe. Tout le monde applaudit, et Soeur ROBITAILLE fait de même, lorsque le docteur assis à côté d'elle lui dit en souriant : "C'est vous, ma Mère, que l'on applaudit, car le Ministre vient de vous décorer du Mérite Libanais !"

Stupeur de Soeur Gabrielle. Elle ne s'attendait pas à cela ! Et cependant, ce n'était pas la première fois qu'elle recevait une distinction pour son labeur. La Pologne lui avait fait remettre une décoration par son ambassadeur, et, plus tard, lorsqu'elle sera partie définitivement à Paris, elle recevra du Liban la médaille de chevalier de l'Ordre du Cèdre, et la France lui accordera la Légion d'Honneur. Tout cela ne la rendait pas plus fière ! En remerciant, chaque fois, elle mettait ses compagnes en avant : "C'est grâce à leurs efforts, à leur travail, et à leur dévouement, que les malades ont été si bien soignés, et que l'œuvre a pu marcher" disait-elle.

Après le départ de Soeur MEGLIN, elle continue l'œuvre d'agrandissement. A l'aise avec tout le monde ; elle traite sans complexe avec les grands comme avec les petits, et les plus humbles ... avec les prélats, les autorités civiles, les médecins et les professeurs éminents de passage au Sana comme avec les plus pauvres qui étaient vraiment ses seigneurs et ses maîtres.

"Je me trouvais un après-midi à Bhanès, nous raconte une Soeur de passage, juste ce jour-là, Son Altesse Royale l'Emir Abdul Saoud, fils du Roi d'Arabie, était venu rendre visite aux malades saoudites. Soeur ROBITAILLE l'avait accompagné dans le pavillon où ceux-ci étaient soignés. Enchanté de l'accueil et de la bonne tenue des hospitalisés, l'Emir leur avait donné à chacun une livre-or, puis voulant manifester sa bienveillance à la Supérieure, il lui offre un

cadeau. "Savez-vous ce qu'il m'a donné, nous dit-elle après la réception ... un bracelet-montre en or ! Je l'ai bien remercié" ajoute-t-elle en riant aux éclats.

Cette facilité d'adaptation aux circonstances l'aidera dans des périodes difficiles, et lui fera ainsi trouver les aides indispensables pour l'entretien de l'hôpital. Une autre Sœur nous parle justement de ses démarches multiples durant la guerre de 1940 pour assurer le ravitaillement du Sana, alors que bien des denrées manquaient à Beyrouth.

"Un jour, n'en pouvant plus de fatigue et de peine, ayant essuyé de nombreux refus, elle se trouve chez une personnalité libanaise à qui elle fait part de ses difficultés ; elle en avait les larmes aux yeux. Son interlocuteur musulman s'écria ; "Il ne sera pas dit que j'aurai vu pleurer Soeur Gabrielle sans lui venir en aide !" et il lui promit de lui faire parvenir rapidement du riz d'Egypte. Ce qui eut lieu quelques jours après un camion déchargera au Sana un nombre important de sacs de riz.

Oui, elle était à l'aise avec tout le monde, mais ses préférés étaient les malades. Elle savait, par expérience, par quelles angoisses passent les tuberculeux, et ses soins, comme les conseils qu'elle donnait à ses Sœurs et aux infirmiers, tenaient compte de cela. Que d'exemples nous en fournissent ceux qui ont eu à l'expérimenter :

"J'étais Soeur Servante à Alexandrie quand on nous amena à l'Hôpital une pauvre dame française atteinte de tuberculose au dernier degré. Elle nous arrivait le cœur meurtri, sentant depuis quelque temps déjà l'éloignement de son mari qui l'empêchait aussi d'embrasser son petit garçon de 4 ans. La perspective du Sana lui fait comprendre la gravité de son état. Le départ décidé pour Bhanès la plongea dans un véritable désespoir. Elle se sentait mise au ban de la famille, abandonnée de son mari, privée de son enfant. Sa foi, quelque peu endormie, sombra tout-à-fait et nous n'arrivions plus à lui rendre confiance. Désolée de la voir partir dans cet état, J'écrivis aussitôt à Sœur Gabrielle pour l'avertir et lui recommander notre malade.

Sœur ROBITAILLE me répondit qu'elle s'occuperait elle-même de la pauvre femme par des visites fréquentes.

Quelque mois plus tard, grâce à l'accueil et aux soins reçus, Germaine s'éteignait doucement, l'âme apaisée, ayant retrouvé la foi de son enfance et pardonné à tous ceux qui l'avaient fait souffrir. La bonne Soeur Gabrielle avait servi d'instrument à l'action de la grâce dans cette âme désemparée"

Combien d'autres ont ainsi bénéficié de sa bonté ! Lorsqu'un malade arrivait, elle veillait à ce que la Sœur du service aille vite l'accueillir avec douceur.

"Il faut, disait-elle, l'installer sans retard dans son lit, le mettre à l'aise et faire tout pour lui faire oublier sa peine et sa douleur d'avoir quitté sa famille. Ils sont ici chez eux, et nous sommes leurs servantes". Elle remerciait le Seigneur de ce qu'Il lui avait donné de mieux comprendre les tuberculeux en l'ayant rendu elle-même malade en ses premières années de vocation. Elle savait que la maladie, en les minant, leur fait éprouver un grand besoin de s'alimenter souvent et en particulier au réveil. Aussi, le matin pressait-elle les Sœurs des services de se rendre auprès de leurs malades : "Vos malades souffrent d'attendre leur déjeuner, pressez- vous !"

La cuisine était sa préoccupation constante ; elle voulait une nourriture abondante et bien apprêtée, et chaque jour établissait le menu avec la Sœur de cuisine, à qui, elle faisait toutes ses recommandations. Elle savait parfaitement combien ses malades avaient besoin de se distraire.

Dans le parc, les arbres grandissaient et maintenant présentaient un but de promenade facile sans être, obligé de sortir du Sana. Dans les pavillons, des bibliothèques, des lieux de réunion ; avec billard, jeux de cartes, tric-trac, etc. Enfin au 3^{ème} étage du bâtiment Saint Joseph, une salle de théâtre et de cinéma permettait la projection de films intéressants ou des représentations théâtrales par des troupes d'acteurs amateurs qu'elle se plaisait à inviter pour la plus grande joie des assistants.

Il y eut même au début, dans les jardins, une attraction inédite et particulièrement appréciée. Le frère de Sœur Gabrielle, officier français en garnison en Syrie, revenant de Palmyre, lui avait rapporté ... un petit ourson. Sœur

Gabrielle s'amusa fort de l'aventure, et comme elle aimait les animaux, elle décida de le garder ; les malades d'ailleurs étaient ravis des promenades que "Nounours" faisait dans les salles. C'était une joie de le voir engloutir des bananes assis sur son train de derrière.

Seulement, bien nourri "Nounours" grandissait. On l'avait mis au clapier avec les lapins ... mais en jouant avec eux il y avait eu des morts ! Il fallut l'éloigner et lui creuser une fosse où il pourrait s'abriter dans une cabane et grimper à un tronc d'arbre planté au milieu, d'autant plus qu'il avait fait une escapade.,"

les cœurs faibles des environs se seraient arrêtés à la vue de notre jeune ours visitant le vallon qui sépare Bhanès de Mar Chaaya, en quête de nouveaux paysages !

Alerte au Sana ! Emoi de tout le monde ! Heureusement le fugitif n'est pas encore très loin. Munis de cordes, six infirmiers partent derrière lui, arrivent à l'attraper, et tirant, soufflant, à la ramener, repentant, à son domicile.

"Nounours" a pris possession de sa fosse. Comme au Zoo, la foule se ramasse sur les bords pour lancer des bananes, des fruits, du pain. Sœur Gabrielle n'est pas la dernière à visiter son protégé, et à rire de ses exploits. Tel le jour où un jeune garçon en se penchant laissa tomber son béret aux pieds du seigneur du lieu. Celui-ci se saisit, le tourna, le retourna et le mit sur sa grosse tête. L'assistance se tordait de rire, sauf le gamin qui ne pouvait rentrer en possession de son bien. Un petit soldat qui

se trouvait là eut pitié de lui ; prenant son képi, il fit le tour des assistants comme au cirque et ramassa de quoi remplacer le béret.

Hélas ! Tout à une fin ! celle de l'ours est tragi-comique. L'infirmier qui lui apportait sa nourriture lui versa un jour de l'eau chaude dans le seau où il avait l'habitude de boire. Le lendemain, furieux d'avoir été ainsi traité, lorsque l'infirmier se présenta pour faire le ménage de son domaine, Monsieur Nounours le saisit par le fond de son pantalon et le secoua d'importance ... Sœur Gabrielle comprit qu'il n'était plus possible de garder son pensionnaire. Malgré la peine qu'elle en éprouva, elle demanda aux gendarmes voisins de le faire disparaître, mais surtout sans le faire souffrir ... Ainsi disparut l'attraction n° 1 du Sana ...

Sœur Gabrielle recevait avec joie les Sœurs de santé fragile qui avaient besoin du bon air des montagnes et de repos. Elle les soignait, les remontait physiquement et moralement. Une Sœur nous raconte son arrivée au Sana :

"J'arrivais de Beyrouth anémiée, sans courage. Sœur Gabrielle m'accueillit et me parla de ses projets de développement du Sana ... Oh ! ma Sœur, lui dis-je, en me recevant vous n'avez pas fait une fameuse acquisition ! Je ne vous serai d'aucun secours ; je suis sans forces physiques et n'ai aucun talent.

- Vous avez bon esprit, me répondit-elle, cela suffit. Avec le grand air, la bonne nourriture, les forces vous reviendront, et alors vous pourrez, bien me rendre service ".

Ainsi savait-elle dire le mot propice au moment voulu pour encourager, redresser les volontés défailantes, et rendre confiance en soi, en donnant le bonheur de se sentir utile.

Quand elle voyait une Sœur bien remise et aimant le service des malades, elle demandait à ma Sœur Visitatrice de la lui laisser pour le Sana. Alors, tout en continuant à veiller sur sa santé, elle lui faisait suivre des cours d'infirmière pour la mettre à la hauteur de sa tâche. Il lui arrivait de dire avec un brin de malice ; "Je n'ai jamais besoin de demander de nouvelles compagnes. Le Bon Dieu me les a envoyées chaque fois que j'en ai eu besoin".

Les familles des Sœurs étaient traitées comme elle traitait les Sœurs elles-mêmes. Une de ses anciennes compagnes nous en donne un trait touchant :

"J'avais ma sœur réfugiée, malade, devant subir une opération. Sœur ROBTAILLE est allée la voir, et la trouvant dans la salle commune, elle demanda qu'on la mette en première classe. Combien ma famille a été touchée de ce geste !"

D'ailleurs, comme le dit une autre : "Sa charité était universelle, elle ne pouvait voir quelqu'un dans la peine ou dans une difficulté sans l'aider de conseil, de manifestations d'amitié, ou d'aide matérielle. Elle qui n'avait jamais d'argent d'avance, cherchait quand même dans son tiroir, à croire que Dieu y pourvoyait ... Elle a été quelquefois dupes d'intrigants, mais cela ne la décourageait pas".

Sa charité s'étendait aussi au-delà de Bhanès. Laissons ici parler le Père CORCKET, qui la vit à l'œuvre pendant de longues années ;

"J'ai connu Sœur ROBITAILLE depuis mon arrivée au Liban en 1930 jusqu'à son départ pour Paris en 1962. Etant moi-même à l'Ecole Apostolique de Forn-el-Chebek, nous passions nos vacances à Bharsaf avec les petits séminaristes, tout près du Sana. Nous y assurions le chant à la Messe et aux Vêpres du dimanche, et les Sœurs nous rendaient tous les services possibles au point de vue sanitaire et ravitaillement.

Mais c'est surtout pendant la guerre de 39-40 et la douloureuse période que traversa l'Ecole Apostolique jusqu'en 1947, que j'ai pu apprécier les éminentes qualités et surtout la grande bonté de cœur de Sœur ROBITAILLE. Je n'en citerai que quelques exemples :

C'était alors la coutume de garder les apostoliques durant les vacances de Noël et de Pâques. La voyant en peine au point de vue financier pour leur assurer des vacances agréables à Bharsaf, Sœur ROBITAILLE les prit complètement à sa charge durant ces petites vacances. Ils étaient 23, et ce fut double plaisir pour eux que d'aller aux heures des repas chercher les "matbaéyés" à la cuisine chez la bonne Sœur Jeanne.

Un jour le mur de soutènement d'un tournant de notre route s'effondra lamentablement. J'étais bien incapable d'en payer la réparation. C'est elle encore qui s'en chargea. Le camion du Sana était toujours à la disposition de l'Ecole Apostolique pour aller chercher les bagages ou les descendre à la fin des vacances, effectuer un transport ou un déménagement. Quant aux soins médicaux donnés par les docteurs ou les Sœurs, il serait impossible de les évaluer. On peut dire que les séminaristes étaient médicalement suivis chacun en particulier, et passaient régulièrement la visite à la radio.

Je pense que Sœur ROBITAILLE avait hérité du Père HEUDRE son immense amour pour l'Ecole Apostolique et les vocations sacerdotales, et elle ne manquait aucune occasion de le manifester. Elle avait aussi une grande vénération pour les confrères et une attention toute maternelle pour leur santé. Combien de fois, me sachant grippé et malade, est-elle venue me chercher de force pour me procurer quelques jours de repos et de suralimentation. Et je dois avouer avoir retrouvé ainsi plus d'une fois la santé au Sana.

La Saint Vincent et le 15 août étaient les grandes fêtes de l'Hôpital : Chrétiens et l'Musulmans, docteurs et marmitons, ce jour-là, tout le monde participait à la joie générale. Sœur ROBITAILLE avait des délicatesses exquises pour le moindre malade et le plus petit employé, Elle les connaissait tous de père en fils, ses employés, et veillait personnellement à ce qu'ils soient bien logés et ne manquent de rien.

En un mot, je puis dire que Sœur ROBITAILLE a été une des plus belles figures de Fille de la Charité selon le cœur et la pensée de Saint Vincent que j'ai eu le bonheur de rencontrer, Et je lui en garderai toujours une profonde reconnaissance en lui réservant une place toute spéciale dans mes prières et à la sainte Messe".

Comme nous le dit si bien le Père CORCKET, elle connaissait tous ses employés et leurs familles. C'est justement pour leur rendre service, et en même temps par souci apostolique, qu'elle ouvrit une petite école et délégua une Sœur pour faire la classe aux enfants des familles qui travaillaient chez les malades. Les classes durent bientôt s'ouvrir aux enfants du village et leur nombre se multipliant, il fut nécessaire de bâtir une école en dehors de l'enceinte du Sana, une véritable école, allant du Jardin d'Enfants à la 7ème, donc au Certificat d'Etudes Primaires. Ainsi une formation chrétienne était-elle assurée à cette jeunesse.

Le sort de ses employés l'avait toujours préoccupée. Au début, ils ne trouvaient pas à se loger dans les environs. La peur de la tuberculose empêchait les gens de leur louer quoi que ce soit. Soeur GABRIELLE rêva de voir une cité ouvrière s'élever près du Sana. En 1946, un ancien couvent de moines sur une petite hauteur de l'autre côté de la route, est à vendre. Elle l'achète et peut ainsi y installer 8 logements. 8 familles ont leur appartement assuré. Elle essaiera de multiplier ce nombre et, vers les années 60, une vingtaine de familles seront ainsi logées.

Elle a la hantise du bien-être de ceux qui travaillent autour d'elle. Dans sa pensée, la promotion ouvrière doit être un de nos buts. Nombre d'employés sont d'anciens malades guéris ; elle s'occupe de leur avenir, paye même des études spéciales à ceux qui sont capables de les faire. Elle enverra ainsi des étudiants en Europe et jusqu'en Amérique, afin qu'ils puissent prendre des diplômes et revenir ensuite tenir des emplois au Sana.

A la Communauté, Soeur ROBFAILLE, en véritable mère, donnait l'exemple à ses compagnes. Ame de foi ardente, d'espérance à toute épreuve, de charité profonde, elle puisait sa force dans une piété sans mièvrerie. Elle aimait les belles cérémonies à la chapelle, et se réjouissait d'y voir une nombreuse assistance : malades, infirmiers, docteurs ... Toujours à l'heure à la chapelle, elle désirait une exactitude semblable pour ses Sœurs, autant que leurs offices le leur permettaient ; sachant cependant leur laisser une grande latitude, car elle comptait sur la conscience de chacune. Elle désirait voir autour d'elle ces mêmes vertus, base de toute vie de Fille de la Charité. Et surtout, elle voulait que l'on vive dans la joie au service du Maître, essayant toujours de voir les choses du bon côté. Les récréations devaient être animées et sa gaieté était communicative ; son bon rire, qui la secouait encore dans les derniers temps de sa vie, dans sa petite chambre, montrait sa joie intérieure.

Toutes les Sœurs qui ont vécu avec elle redisent sa bonté qui se cachait parfois derrière une fermeté et une rondeur qui secouaient et ramenaient au devoir les apathiques.

Mais les années s'ajoutaient aux années, et la fatigue se faisait de plus en plus lourde. A Paris, on s'en inquiétait. Il fallait songer au repos... Où ? A Bhanès ? L'aurait-elle pu, la vaillante travailleuse ? Ne valait-il pas mieux s'éloigner ? Le départ fut décidé, sans rien dire à personne, elle fit ses paquets. Oh ! Pas bien gros ... Et elle partit avec Soeur KANDALAF, Sereine, comme toujours, elle ne laisse pas voir son chagrin. Dans l'avion, elle s'occupe d'un bébé qui se trouve près d'elle ... une voyageuse ordinaire qui fait une petite randonnée. Cependant son cœur est plein de ce qu'elle quitte. Avant de partir, elle a laissé une lettre à ses compagnes qui dévoile un peu ce qu'elle ressent : "Je vous demande pardon de la peine que mon départ va vous faire, mais pour le bien de l'œuvre de Dieu qu'est le sanatorium de Bhanès, il fallait que je parte".

Nos Vénérés Supérieurs Locaux et de France ne sont pour rien dans ma décision. C'est moi qui ai compris, à la lumière de Dieu, qu'il fallait une autre supérieure bien portante pour diriger une maison qui va encore prendre de l'extension, et ma Sœur Visitatrice, tout en m'approuvant, a pleuré avec moi quand je lui ai expliqué ce que je viens de vous dire. J'ai voulu partir comme une voleuse, incognito ; j'ai eu peur de mon manque, de courage. Vous savez combien j'aime la maison !

Continuez à vous aimer entre vous, à aimer nos chers maîtres les Pauvres et Dieu continuera à bénir la maison comme Il l'a fait jusqu'à présent. Voulez-vous m'excuser auprès de nos bons docteurs ... Je resterai peut-être à l'Infirmierie des Sœurs Anciennes de la Maison-Mère, ce qui me sera une consolation ; mais je suis disposée à me rendre où Notre Mère voudra, le Seigneur m'accompagne ... "

Aucun mot d'aigreur ou de retour sur elle-même. C'est la vraie fille de la Charité, disponible toujours et pour tout. A la Maison-Mère, notre Mère Guillemin la reçoit avec chaleur. Elle restera chez les Sœurs anciennes, et pendant 13 ans, près de la Vierge Puissante, dans la chère chapelle elle priera pour le Sana de Bhanès.

"Je reçois encore, après 12 ans que je suis partie, beaucoup de lettres : Soeurs, médecins, employés, malades guéris qui sont au loin. Nos Vénérés Supérieurs ont voulu, dès le début, que je réponde à tous ; des petits mots, bien sûr !" Et cette correspondance continuera à faire du bien à de nombreuses âmes.

A l'infirmerie des Sœurs Anciennes, elle ne peut plus circuler bientôt qu'en chaise roulante ; ses jambes se sont prises, mais cela ne l'empêche pas de travailler. Elle s'active pour confectionner des tricots qui serviront aux pauvres. Elle prépare même des loteries "pour la fête des mères " écrit-elle un jour.

Ainsi les années passent. Elle suit de loin le drame qui commencé au Liban, et son cœur saigne en apprenant les enlèvements et les fusillades des premiers jours. Le 4 octobre, ne pouvant plus tenir la plume, c'est Soeur LECLAIR qui donne des nouvelles à sa place, les dernières à son sujet avant le grand départ :

"Notre bonne Soeur ROBITAILLE n'a pas eu la joie de lire elle-même votre lettre, car depuis quelques semaines elle souffre d'une grave insuffisance cardiaque qui, à certains jours, la met aux portes du Ciel dont elle revient déçue de n'avoir pu en franchir l'entrée ...

Nais comme elle garde sa pleine et entière lucidité, la lecture de votre lettre lui a fait un très grand plaisir et elle m'a dit : Ecrivez à ma Soeur BRUNO que j'offre tout pour le Liban, que je suis avec toutes les Sœurs par la pensée et la prière, et aussi à M. RIVALS, et qu'on se retrouvera là-haut ... "

C'était la fin. Peu de jours après, Soeur ROBITAILLE recevait "Là-haut, la récompense de sa longue vie de labeur et de charité.
